

Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aigüise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'oü une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.

Henning Mankell

LE RETOUR
DU PROFESSEUR
DE DANSE

R O M A N

*Traduit du suédois
par Anna Gibson*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Danslärarens återkomst

ÉDITEUR ORIGINAL

Ordfront Förlag, Stockholm

© original : © Henning Mankell, 2000

Cette traduction est publiée en accord avec Ordfront Förlag, Stockholm,
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN original : 91-7324-757-X

ISBN 978-2-0211-7869-2

(ISBN 2-02-052296-9, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, avril 2006, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Allemagne | décembre 1945

Le 12 décembre 1945, peu après quatorze heures, l'avion décolla de la base militaire des environs de Londres. Il faisait plutôt froid et une pluie fine tombait sur la piste, où des bourrasques irrégulières s'engouffraient dans la manche à air ; puis le calme revenait. L'appareil, un bimoteur Bristol Blenheim, avait déjà servi lors de la bataille d'Angleterre, à l'automne 1940. Plusieurs fois touché par des chasseurs allemands et contraint à des atterrissages forcés, il avait toujours pu être réparé et renvoyé au combat. Depuis la fin de la guerre, on l'employait essentiellement à des opérations de transport de vivres et de matériel à l'intention des troupes anglaises stationnées dans l'Allemagne vaincue.

Ce matin-là, le capitaine Mike Garbett avait appris qu'il convoierait après le déjeuner, vers un lieu nommé Bückeberg, non pas du matériel mais un passager unique, qu'il devrait ensuite récupérer au même endroit et rapatrier en Angleterre le lendemain soir. L'identité du passager et l'objet de son déplacement ne lui furent pas révélés par le major Perkins, son plus proche supérieur hiérarchique. Garbett ne posa pas de question ; la guerre avait beau être terminée, il lui semblait parfois qu'elle continuait comme avant. Les transports secrets n'avaient rien d'exceptionnel.

Muni de son ordre de mission, il s'installa dans l'un

des baraquements en compagnie du copilote Peter Foster et du navigateur Chris Wiffin. Ils déroulèrent sur la table les cartes du nord-ouest de l'Allemagne. La base de Bückeburg se trouvait à quelques dizaines de kilomètres de la ville de Hameln. Garbett n'y était jamais allé, mais Peter Foster, lui, connaissait l'endroit. Aucune difficulté prévisible à l'approche – ce n'était pas un coin montagneux. Le seul problème pourrait venir du brouillard. Wiffin partit consulter les météorologues. À son retour, il annonça qu'on prévoyait un ciel dégagé dans l'après-midi et la soirée au-dessus de l'Allemagne du Nord. Ils établirent le plan de vol et calculèrent la quantité de carburant nécessaire avant de ranger les cartes.

– Nous aurons un passager à bord, dit Garbett. Je ne sais pas qui c'est.

Les deux autres ne réagirent pas ; le contraire l'aurait d'ailleurs étonné. Il volait avec Foster et Wiffin depuis trois mois maintenant. Ils étaient liés par le simple fait qu'ils faisaient partie des survivants. Beaucoup de pilotes de la Royal Air Force étaient morts ; aucun des trois n'aurait pu énumérer tous les amis perdus depuis le début de la guerre. Le fait d'être encore là n'était pas seulement un soulagement. Il y avait une souffrance à jouir de cette vie dont les autres, les morts enfouis sous la terre, avaient été privés.

Peu avant quatorze heures, une voiture couverte franchit les grilles de l'aéroport. Foster et Wiffin étaient déjà à leur poste et vaquaient aux derniers préparatifs avant le décollage pendant que Garbett attendait, debout, sur le tarmac de béton fissuré. Il fronça les sourcils en voyant que leur passager était un civil. L'homme trapu qui venait d'émerger de l'arrière du véhicule, un cigare éteint entre les dents, ouvrit le coffre et en sortit une petite valise noire. Au même moment, la jeep du major

Perkins apparut. L'homme qui devait se rendre en Allemagne avait le chapeau enfoncé au ras des yeux, de sorte que Garbett ne put saisir son regard ; il en éprouva un malaise indéfinissable. Quand le major Perkins le présenta, et qu'en retour le passager marmonna son nom, Garbett ne le comprit pas.

– C'est bon, dit Perkins, vous pouvez y aller.

– Pas de bagages ? s'enquit Garbett.

Le passager fit non de la tête.

– Il vaudrait mieux ne pas fumer pendant le vol, ajouta Garbett. L'appareil est vieux, il peut y avoir des fuites. Les vapeurs de fioul, on ne les remarque en général que quand il est trop tard.

L'homme ne répondit pas. Garbett l'aïda à monter à bord. Il y avait en tout et pour tout trois sièges d'acier inconfortables ; pour le reste, la carlingue était vide. Le passager s'installa, plaçant la valise entre ses jambes. Garbett s'interrogea sur la précieuse marchandise qui devait à présent passer en Allemagne.

Il fit décoller l'appareil et décrivit un virage jusqu'à parvenir au cap indiqué par Wiffin. Une fois l'altitude de croisière atteinte, il le redressa, abandonna les commandes à Foster et se retourna pour observer le passager. L'homme avait relevé le col de son manteau et rabattu son chapeau plus bas encore.

Garbett se demanda s'il dormait. Mais quelque chose lui disait qu'il était au contraire éveillé et attentif.

L'atterrissage à Bückeburg se passa sans encombre malgré l'obscurité – la piste était à peine éclairée. Une voiture les guida jusqu'à l'angle d'un long hangar, où les attendaient plusieurs véhicules militaires. Garbett aïda le passager à descendre. Mais quand il voulut prendre la valise, l'homme fit non de la tête, et la porta lui-même vers l'une des voitures. Dès qu'il eut grimpé à

bord, la colonne s'ébranla. Wiffin et Foster, qui étaient entre-temps sortis eux aussi et qui grelotaient de froid sur la piste, regardèrent s'éloigner les feux arrière du convoi.

– Forcément on s'interroge..., dit Wiffin.

– Vaut mieux pas, répliqua Garbett.

Il désigna une jeep qui venait dans leur direction.

– On doit passer la nuit dans un cantonnement. Je suppose que cette voiture vient nous chercher.

Quand on leur eut montré leur couchage et qu'ils eurent dîné, quelques mécaniciens proposèrent d'aller boire des bières dans l'une des tavernes de la ville ayant survécu aux bombardements. Wiffin et Foster acceptèrent, mais Garbett, fatigué, préféra rester. Une fois couché, il eut cependant du mal à s'endormir. Il s'interrogeait sur l'identité du passager solitaire et sur le contenu de cette valise que personne n'avait le droit de toucher.

Il se surprit à marmonner tout seul dans le noir. Le passager était en mission secrète et quant à lui, tout ce qu'on lui demandait, c'était de le ramener en Angleterre le lendemain soir, point final.

Il jeta un regard à son bracelet-montre. Déjà minuit – il rajusta son oreiller. Quand Wiffin et Foster revinrent vers une heure du matin, il dormait.

Donald Davenport ressortit de la prison peu après vingt-trois heures. On lui avait attribué une chambre dans un hôtel endommagé pendant la guerre qui servait maintenant de cantonnement aux officiers anglais stationnés à Hameln. Il sentit qu'il était fatigué et qu'il aurait besoin d'une bonne nuit de repos s'il voulait s'acquitter sans erreur de sa tâche du lendemain. Il nourrissait certaines appréhensions à l'égard du sergent

anglais MacManaman, qu'on lui avait désigné comme assistant. Davenport n'aimait pas travailler avec des inconnus. Tant de choses pouvaient mal tourner, surtout dans le cadre d'une mission de cette envergure.

Il déclina l'offre d'une tasse de thé et se rendit tout droit dans sa chambre. Là, il s'assit devant le bureau avec l'intention de relire les notes prises au cours de la réunion qui avait débuté une demi-heure après son arrivée à Hameln. Mais auparavant, il parcourut le document que lui avait remis un jeune commandant du nom de Stuckford, sur qui reposait la responsabilité de l'opération.

Il lissa la page dactylographiée, ajusta la position de la lampe et examina la liste. *Kramer. Lehmann. Heider. Volkenrath. Grese...* Douze noms en tout. Trois femmes et neuf hommes. Il étudia les informations concernant leur poids et leur taille, en faisant des calculs. Le travail n'avancait pas vite, car sa conscience professionnelle exigeait de lui la plus grande minutie. Il était près d'une heure et demie du matin lorsqu'il posa son stylo, enfin satisfait. Il avait refait ses calculs en vérifiant par trois fois qu'il n'avait négligé aucun paramètre. Il se leva, alla s'asseoir sur le lit et ouvrit la valise. Il avait beau savoir qu'il n'oubliait jamais rien, il s'assura que chaque chose était à sa place. Il choisit une chemise propre, ferma la valise et se lava ensuite à l'eau froide, seule option que l'hôtel eût encore à offrir.

Il n'eut pas de difficulté à trouver le sommeil. Cette nuit pas plus que les autres nuits.

Quand on frappa à sa porte vers cinq heures, il était levé et habillé. Après un rapide petit déjeuner, il fut emmené en voiture, à travers la triste bourgade plongée dans l'obscurité, jusqu'à la prison britannique. Le sergent MacManaman était déjà arrivé. Il était blême ;

Davenport se demanda s'il serait à la hauteur de sa tâche. Mais Stuckford, qui s'était joint à eux et qui parut deviner l'inquiétude de Davenport, le prit à part pour le rassurer : MacManaman, malgré sa pâleur, ne faillirait pas.

À onze heures, les préparatifs étaient terminés. Davenport avait choisi de commencer par les femmes. Leurs cellules donnaient sur le couloir jouxtant l'échafaud : elles ne manqueraient pas d'entendre le bruit de la trappe. Il voulait leur épargner cela. Davenport ne tenait aucun compte des crimes commis par tel ou tel individu. S'il commençait par les femmes, c'était parce que son propre sens de la dignité l'exigeait.

Tous ceux dont la présence était requise avaient pris leur place. Davenport adressa un hochement de tête à Stuckford, qui fit signe à l'un des gardiens. Il y eut quelques ordres brefs, un bruit de clés, la porte d'une cellule qui s'ouvrait. Davenport attendit.

La première à entrer fut Irma Grese. L'espace d'une seconde, un sentiment d'étonnement prit forme dans le cerveau froid de Davenport. Comment cette blonde maigrichonne de vingt-deux ans avait-elle pu fouetter des gens à mort ? Elle n'était encore qu'une enfant. Mais lors de sa condamnation, personne n'avait émis de doutes. Elle avait été l'un des monstres de Belsen et maintenant elle allait mourir. Irma Grese croisa son regard ; puis elle leva la tête vers l'échafaud. Deux gardes lui firent gravir les marches, Davenport la fit avancer au centre de la trappe et lui passa le nœud coulant, tout en vérifiant que MacManaman resserrait bien, sans faux mouvement, la courroie en cuir autour de ses jambes. Juste avant de faire glisser la cagoule sur sa tête, il l'entendit prononcer un mot, d'une voix à peine audible.

– *Schnell!*

MacManaman avait reculé d'un pas. Davenport tendit la main vers la poignée qui commandait la trappe. La condamnée tomba tout droit, et Davenport eut aussitôt confirmation qu'il avait bien calculé la longueur de la corde : suffisante pour briser les vertèbres cervicales, sans pour autant arracher la tête. Avec l'aide de MacManaman, il descendit sous la structure pour détacher le corps, après que le médecin des armées eut tâté le pouls et constaté le décès. Le cadavre fut emporté. Davenport savait que les tombes attendaient déjà, creusées dans la terre dure de la cour de la prison. Il remonta sur la plate-forme et vérifia dans ses papiers la longueur de corde qu'il fallait attribuer à la suivante. Quand tout fut prêt, il fit signe à Stuckford et bientôt Elisabeth Volkenrath apparut à la porte, les mains liées dans le dos. Elle était habillée, comme Irma Grese, d'une robe grise qui lui arrivait aux genoux.

Trois minutes plus tard, elle aussi était morte.

L'ensemble des exécutions prit deux heures et sept minutes – Davenport avait calculé deux heures quinze. MacManaman s'était acquitté de sa tâche. Tout s'était passé normalement. Douze criminels de guerre allemands avaient été pendus. Davenport rangea la corde et les courroies dans la valise noire et prit congé du sergent MacManaman.

– Buvez un cognac, lui dit-il. Vous avez été un bon assistant.

– Ils le méritaient, répliqua sèchement MacManaman. Je n'ai pas besoin de cognac.

Davenport quitta la prison en compagnie du major Stuckford, en pensant qu'il serait peut-être possible de retourner en Angleterre plus tôt que prévu. C'était lui, à l'origine, qui avait demandé à ne repartir que le soir. Un

contretemps n'était jamais à exclure ; même le bourreau le plus expérimenté d'Angleterre n'avait pas l'habitude d'assurer douze pendaisons le même jour. Il résolut finalement de ne pas bousculer l'horaire.

Stuckford l'emmena déjeuner à l'hôtel, où il avait réservé un cabinet particulier. Stuckford traînait la jambe gauche, séquelle d'une blessure de guerre. Davenport éprouvait d'autant plus de sympathie à son égard qu'il ne posait pas de questions oiseuses. Il avait horreur des gens qui lui demandaient ce qu'il avait ressenti en exécutant tel ou tel criminel rendu célèbre par les journaux.

Pendant le déjeuner, ils échangèrent quelques phrases à propos de la météo et des rations supplémentaires de thé et de tabac que le gouvernement anglais distribuerait probablement à l'approche de Noël.

Ce fut seulement après, pendant qu'ils buvaient leur thé, que Stuckford commenta les événements de la matinée.

– Une chose me chagrine, dit-il. C'est que les gens oublient que cela aurait pu être l'inverse.

Davenport n'était pas sûr de saisir.

– Tout aussi bien, poursuivit Stuckford, un bourreau allemand aurait été envoyé chez nous pour exécuter des criminels de guerre anglais, parmi lesquels des jeunes filles. Le mal aurait pu nous frapper de la même manière qu'il a frappé les Allemands.

Davenport ne dit rien. Il attendait la suite.

– Il se trouve que les nazis étaient allemands. Mais personne ne me fera croire que ce qui est arrivé ici n'aurait pas pu se produire en Angleterre. Ou en France. Ou, pourquoi pas, aux États-Unis.

– Je comprends votre point de vue. Mais je ne sais pas si vous avez raison.

Stuckford remplit leurs tasses.

– Nous exécutons les pires, reprit-il, mais beaucoup

d'entre eux nous échappent. Le frère de Josef Lehmann, pour prendre un exemple.

Josef Lehmann avait été pendu le dernier ce matin-là. Un petit homme qui avait accueilli la mort avec calme, presque distraitement.

– Son frère a disparu. Peut-être a-t-il réussi à s'enfuir grâce aux réseaux. Peut-être est-il déjà en Argentine, ou en Afrique du Sud. Dans ce cas, nous ne le retrouverons jamais.

Ils restèrent quelques instants silencieux, pendant que la pluie tombait de l'autre côté des fenêtres.

– Waldemar Lehmann était un homme d'un sadisme inimaginable, reprit Stuckford. Il ne se contentait pas d'être impitoyable avec les prisonniers. Il prenait plaisir à former ses subalternes dans l'art de torturer les gens. Nous devrions le pendre comme nous avons pendu son frère. Mais nous ne l'avons pas retrouvé. Pas encore.

À dix-sept heures, Davenport était de retour à Bückeburg. Il avait froid, malgré son épais manteau. Comme à l'aller, le pilote l'attendait près de l'avion. Davenport se demanda ce qu'il pensait. Puis il prit place sur le siège glacial et releva son col pour se protéger du vrombissement des moteurs.

L'appareil prit de la vitesse, décolla et disparut parmi les nuages.

Davenport avait accompli sa mission. Tout s'était bien passé. Ce n'était pas pour rien qu'il avait la réputation d'être le meilleur bourreau d'Angleterre.

L'avion traversa une zone de turbulences. Davenport songeait aux paroles de Stuckford à propos de ceux qui parvenaient à s'échapper. Et au frère de Lehmann, qui avait pris plaisir à enseigner aux autres des formes atroces de cruauté.

Davenport s'enveloppa plus étroitement dans son manteau. Les turbulences avaient cessé. L'avion volait vers l'Angleterre. La journée avait été fructueuse. L'opération s'était déroulée sans anicroche. Aucun prisonnier ne s'était débattu en montant sur l'échafaud. Aucune tête n'avait été arrachée au corps.

Davenport était satisfait. Il se réjouissait à l'idée des trois jours de repos qui l'attendaient maintenant. Son prochain rendez-vous professionnel serait à Manchester, pour pendre un assassin.

Il finit par s'assoupir sur le siège dur, malgré le hurlement des moteurs.

Mike Garbett se demandait encore qui était son passager.

PREMIÈRE PARTIE

Härjedalen | octobre-novembre 1999

DU MEME AUTEUR

En Points
Meurtriers sans visage
« Points Policier », n° P1122

Le Guerrier solitaire
« Points Policier », n° P792

La Cinquième Femme
« Points Policier », n° P877

Les Morts de la Saint-Jean
« Points Policier », n° P971

La Muraille invisible
« Points Policier », n° P1081

Comedia Infantil
« Points », n° P1324

Les Chiens de Riga
prix Trophée 813
« Points Policier », n° P1187

Le Fils du vent
« Points », n° P1327

La Lionne blanche
« Points Policier », n° P1306

L'homme qui souriait
« Points Policier », n° P1451

Avant le gel
« Points Policier », n° P1539

Tea-Bag
« Points », n° P1887

Profondeurs

« *Points* », n° P2068

Le Cerveau de Kennedy

« *Points* », n° P2301

Les Chaussures italiennes

« *Points* », n° P2559

L'Homme inquiet

« *Points Policier* », n° P2741

Le Chinois

« *Points Policier* », n° P2936

L'Œil du léopard

« *Points* », n° P3011

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN
DEPOT LEGAL : AVRIL 2007. N° 92684 (00000)
IMPRIME EN FRANCE